

Sachant bien que l'abbé n'avait pas d'argent, le propriétaire ne s'avisait pas de lui en demander. Il venait offrir à l'abbé de lui procurer une chambre à l'hospice des Incurables, où il trouverait les soins dont il avait besoin. Cordier n'avait pas de préjugés et il n'était pas en état de faire le difficile. La proposition lui convint. On le mit le lendemain dans un fiacre avec son chat, et il s'en alla demeurer aux Incurables.

Nous ne savons pas au juste combien de temps il resta dans cet hôpital ; mais, un beau jour, un notaire vint l'y chercher.

—Monsieur, lui dit cet homme, êtes-vous bien l'abbé Cordier ?

—Lui-même, Monsieur.

—N'avez-vous pas connu autrefois mademoiselle Doligny, actrice des Français ?

—Si je l'ai connue ! répondit l'abbé ; ce chat que vous voyez, c'est le descendant d'un autre chat qu'elle m'avait donné.

—Vous êtes bien celui que je cherche depuis trois mois. Mademoiselle Doligny vous laisse par son testament quinze cent livres de rente.

—A moi, bon Dieu ! et à quel titre !

—La discrétion est inutile, monsieur l'abbé, car cette demoiselle dit formellement qu'elle vous fait ce don, comme à celui de ses amis dont elle a gardé le plus tendre souvenir, et pour que vous lui pardonniez le chagrin qu'elle vous a causé en vous étant infidèle.

—Il est vrai que je ne m'en suis jamais consolé entièrement ; mais je lui avais pardonné.

—La défunte vous laisse encore sa montre ses bagues et un croissant qui lui a servi dans le rôle de Diane.

—Je sais ce que c'est, dit l'abbé avec émotion. Elle ne le porta qu'une fois dans la pastorale *Endymion*.

—Voici d'abord trois cent soixante-quinze francs pour le trimestre échu de votre rente. Nous nous entendrons ensemble pour le reste.

Huit jours après cela, l'heureux Cordier habitait un petit appartement orné de glaces et meublé honnêtement dans le quartier du Luxembourg. Il y parvint à un âge fort avancé, se fit quelques amis nouveaux et acheta beaucoup de livres dans ses derniers temps, car il avait les yeux bons et aimait la lecture.

L'abbé Cordier mourut en bon chrétien. Il laissa par surprise son petit bien à un pauvre diable, célibataire aussi et qui en avait autant besoin que lui, en le priant, lorsqu'il mourrait, d'en disposer de la même façon. La phrase suivante par où commençait son testament, prouve qu'il apprécia son bonheur et que ses derniers jours furent doux et calmes : " Je souhaite à tous ceux qui ont vu la misère d'aussi près que moi, de mourir, comme je vais le faire, dans un bon lit orné de

rideaux bleus, au milieu de beaux meubles d'acajou et dans un air chaud, avec toutes les aises qui ont tant de prix pour la vieillesse, etc."

Il fut enterré modestement à Vaugirard, et son légataire universel eut soin que le tombeau fût bien entretenu jusqu'au jour où ce cimetière a été détruit. Nous souhaitons au lecteur, non pas les rideaux bleus et les meubles d'acajou de l'abbé Cordier, mais plutôt la simplicité de ses mœurs, sa modestie et son heureux caractère, qui sont des trésors plus précieux que toutes les richesses du monde.

PAUL DE MUSSET.

LA MARGRAVE.

I

C'est une vieille douairière qui fait le récit suivant :

En 94 j'étais à Baden et je me promenais souvent dans le parc de la *Favorite*. J'aimais à réfléchir au milieu de ces bosquets qui me rappelaient un peu notre *Trianon*. Presque tous les jours j'y rencontrais une très vieille femme, ayant fort bon air, de grandes manières, enfin tout ce qui annonce la grande dame, et j'ai toujours eu un penchant pour mon *ancien métier*. Nous nous parlions quelquefois. La comtesse de Hauenzern (tel était son nom) savait toute l'Allemagne sur le bout de son doigt, on l'eût prise pour l'almanach de Gotha. Nous passions en revue les familles princières et les maisons souveraines ; nous déplorions les malheurs de la révolution, et je me rappelle que la comtesse ne se consolait pas de ce que je brûlais *de la chandelle*. Cela lui semblait le *nec plus ultra* du malheur. Elle m'envoya au jour de l'an cent livres de bougies.

Un matin que nous étions assises entre le palais et l'ermitage, et les regardant tous les deux, elle me dit :

—Je parie que vous ne savez pas qui a créé ce jardin, ni pourquoi vous voyez cette chapelle dans une résidence de plaisir ?

Je lui avouai que je l'ignorais.

—Eh bien ! je vais vous l'apprendre, répondit-elle. Aucune personne vivante, peut-être n'a connaissance de tout ceci. C'est dans ma famille que j'ai appris ces détails oubliés de tous. Vous qui aimez à garder des souvenirs, conservez celui-là.

Et alors elle me conta la fondation de ce joli château, telle que je vais vous le répéter.

Il s'agit donc de la margrave Sibylle, douairière et régente de Baden, qui vivait dans le commencement du dix-huitième siècle. De qui était-elle fille ? Je l'ai oublié, tout aussi bien que